

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 16 (1928)

Heft: 281

Artikel: Les Ligues de ménagères en Allemagne

Autor: C.H.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259433>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En 1832, deux toutes jeunes filles, Marie-Reine Guindorf et Désirée Vêret, fondèrent la première revue féminine, dont le titre fut d'abord *la Femme libre*. La jeune revue était exclusivement féminine dans sa rédaction. Marie-Reine Guindorf y écrivit plusieurs articles remarquables par l'intérêt qu'ils témoignent pour les questions économiques touchant au sort de la femme. En 1833, elle quitta le saint-simonisme pour l'Ecole sociétaire, en même temps que Désirée Vêret. Elles laissaient à Suzanne Voilquin, une des saint-simoniennes les plus indépendantes, la direction de leur revue, devenue *la Tribune libre*. Suzanne Voilquin protesta souvent publiquement contre la mauvaise volonté avec laquelle, à l'intérieur de la famille saint-simonienne, on faisait aux femmes la place à laquelle l'appel du Père leur donnait droit. On sent, par les remarques si fines de Suzanne, combien, même chez les gens sincères, les principes passent difficilement de la théorie à l'action. Toutes les femmes étaient invitées à collaborer à cette revue, et pendant les deux années que vécut leur journal, elles allèrent bravement de l'avant, répondant aux attaques ironiques et défendant leur cause malgré les caricatures et les plaisanteries dont elles étaient l'objet.

Entre 1833 et 1838, plusieurs journaux féministes se créèrent : le *Journal des femmes*, le *Citateur féminin*, le *Conseiller des femmes* (Lyon), etc. Tous font preuve d'un féminisme assez timide et d'opinions sociales fort modérées. A côté des manifestations collectives, on relève de nombreuses manifestations individuelles. Mais elles sont, en général, assez lointaines des théories sociales.

Disons quelques mots de deux socialistes indépendantes dont la renommée fut inégale : Georges Sand et Flora Tristan.

On ne peut dire que George Sand fut vraiment féministe, parce que sa sympathie ne s'étendit pas à toutes les femmes. Elle ne fit partie d'aucune école, mais fut fortement influencée par le saint-simonisme. Elle se tint à l'écart des groupes féministes et répondit assez mal aux militantes qui voulaient poser sa candidature à l'Assemblée nationale. Cependant on peut la compter parmi les grands artisans du féminisme français, car ses œuvres en faveur de la liberté de la femme et ses allures de femme émancipée ont exercé une grande influence. Flora Tristan, dont la renommée est moindre que celle de George Sand, est cependant beaucoup plus importante par son activité que sa contemporaine. Mal mariée, elle quitte son mari, et, obligée de se cacher, elle vit en vagabonde pour dépister les recherches. Elle racontera plus tard sa vie dans *Les pérégrinations d'une paria*. Ayant souffert elle-même, elle étend à toutes ses sœurs d'infortune sa compatissante et large sympathie et se met à l'œuvre pour le bien de toutes. C'est en 1836 que Flora Tristan commence sa campagne sociale. Elle débute par la publication d'une petite brochure qui proposait la formation d'une société de secours pour les femmes étrangères. Elle publia plusieurs autres ouvrages, mais ayant toujours devant les yeux les deux buts qu'elle s'était proposés : la réhabilitation de la femme, l'élévation de la classe ouvrière.

Sans appartenir à aucune école, Flora Tristan fut influencée et par le saint-simonisme et par le fouriérisme ; mais elle remania les matériaux qu'elle y avait trouvés et en tira un système original. C'était bien une synthèse nouvelle que de concevoir l'émancipation de la femme comme un moyen d'affranchir la classe ouvrière. Elle avait parcouru la France et, pénétrant partout, elle avait pu observer les conditions misérables du peuple et surtout le bas état moral de la femme. Le moyen de salut qu'elle imaginait, c'était l'union de la classe ouvrière tout entière, mais tant que la femme du peuple ne serait pas éclairée, elle sentait que son idée serait vaine. Elle voulait que, dans ces Unions ouvrières, les travailleuses puissent entrer sur un pied d'égalité avec les hommes. La mort prématurée de Flora Tristan interrompit la réalisation de l'œuvre entreprise avec tant d'amour.¹

Il faudrait pouvoir citer toutes les femmes dont M^{me} Thibert entretient ses lecteurs dans son livre si intéressant. Citons encore Jeanne Deron, qui fut la première femme candidate aux élections de l'Assemblée nationale, et l'une des collaboratrices

les plus remarquables du journal *la Voix des femmes*, « journal socialiste et politique, organe des intérêts de toutes », que les femmes fondèrent le 20 mars 1848. Une nouvelle époque commence pour le féminisme : c'est l'ère de l'association. Et toutes ces femmes, d'opinion nuancée, n'ont plus qu'une volonté commune : l'émancipation de la femme. Jusqu'alors, à part quelques essais, on en était resté à la discussion des principes, on n'était guère sorti de la théorie. Les féministes de 1848 entrèrent vraiment dans la pratique. Elles avaient trouvé la forme moderne du féminisme.

Cet aperçu, très imparfait, ne peut donner qu'une faible idée du livre si richement documenté de M^{me} Thibert. J'y renvoie tous ceux que la question intéresse.

JEANNE PITTET.

Pour les maîtresses de maison

I. Les Ligues de ménagères en Allemagne

L'évolution politique de l'Allemagne moderne fait aujourd'hui sentir son influence sur un terrain où on ne s'y attendait guère. Par exemple, nous voyons les milieux féminins jusqu'ici rebelles — ou tout au moins indifférents — au changement de leur situation politique, prendre conscience de la solidarité qui les relie à leurs concitoyens et des devoirs qui en découlent. Investie de nouveaux droits, la femme allemande commence à en tirer les conséquences et à acquérir une conscience civique qui lui était tout à fait inconnue. Elle comprend ses responsabilités dans l'économie nationale d'un pays si durement éprouvé : n'est-ce pas par ses mains que passent les vingt milliards que nécessite l'entretien des foyers domestiques de l'Allemagne ?

Dans une assemblée récente, la Fédération des Ligues de ménagères (fondées en partie pendant la guerre) a traité, entre autres, le problème de la rationalisation dans l'économie domestique et des bienfaits qui en résulteraient pour la nation. Les Ligues ont aussi pris position au sujet des tribunaux de prud'hommes, — qui viennent d'être réformés et dans la compétence desquels elles désirent voir entrer les différends domestiques, — ainsi que vis-à-vis du projet de loi sur le travail, qui, organisant à nouveau la formation professionnelle, met filles et garçons sur le même pied, et reconnaît enfin le caractère professionnel du travail ménager. Les questions d'apprentissage sont d'ailleurs déjà à l'ordre du jour, et l'on réclame de divers côtés l'introduction d'un apprentissage ménager d'une année à la sortie de l'école primaire.

D'autre part, les Ligues s'intéressent vivement aux nouvelles maisons locatives, dont la construction est rendue urgente par l'accroissement de la population. Leur expérience leur permet ici de jouer un rôle des plus utiles. Plusieurs villes, par exemple Heidelberg, Altona, d'autres encore, ont apprécié leurs conseils et accepté les aménagements qu'elles proposaient : meilleure exposition des pièces habitées, installations perfectionnées des chambres à lessive et salles de bain, places de jeux pour enfants, etc., etc. Il va sans dire que les problèmes de l'alimentation ne sont pas négligés. Une station d'essais, fondée à Leipzig il y a quelques années, bénéficie du concours de chimistes et de techniciens de valeur, une Commission féminine s'occupant plus spécialement du côté pratique. Comme exemple de cette collaboration, citons l'estampille accordée aux appareils de chauffage à gaz munis de thermomètres. La production industrielle est donc obligée de tenir compte des exigences nouvelles.

Nous n'avons pu donner que des indications très sommaires sur l'activité des femmes dans un domaine qui a toujours été le leur, mais qu'elles ont singulièrement élargi et complété. En attendant de voir la femme suisse jouir de l'égalité qu'elle réclame, souhaitons-lui de savoir toujours mieux faire ses preuves dans la sphère qui ne lui est pas contestée et prendre conscience de ses responsabilités vis-à-vis du pays.

C. H.

(D'après la *Nouvelle Gazette de Zurich*.)

II. LE GAZ : Son histoire et son essor prodigieux

Voici cent trente ans que travaillait dans les ateliers Boulon et Watt, à Soho (Angleterre), le fils d'un meunier écossais, William Murdoch. On raconte que, petit garçon, il se préoccupait déjà de trouver pourquoi l'on voit souvent, au-dessus d'un foyer, briller dans la fumée des flammes qui en paraissent comme détachées. Sa

¹ Voir sur Flora Tristan le beau livre de M. J. Puech, auquel le *Mouvement Féministe* a consacré une étude (Nos 241 et 242.)